

FRANÇOIS LALLIER. *MATIÈRE
DE L'AMOUR*, Thierry Bouchard, im-
primeur-éditeur, 1985.

LA VOIX SOUTERRAINE

I

Comme une ombre lointaine immobile peut-être
Imperceptiblement se lève
Dans le dire pas encore né qui n'a pas plus
De chair que cette ombre où je me penche
En travaux d'approche, d'agrandissement,
En travaux de lumière et de regard

Toi qui prononces la nuit blanchissante, la montagne
De matière indécise et grave, la froideur
Sans forme dans l'oubli de la sève du temps,

Tu entreras dans le corps inconnu,
Tu verras par ses yeux le voile déchiré,
Sur la terre des arbres,
Tu toucheras la grande pierre
Qui ouvre la demeure.

*

Dans le désert ancien une porteuse d'eau par grand soleil
faisant de la pierre son miroir y déposa un visage :
Lèvres fermées que gonfle une parole absente,
Les yeux vides ouverts comme les margelles de la nuit
Et sur le front au milieu d'un diadème de feuillage,
La pierre précieuse qui a disparu.

Masque dans l'hypogée, crâne nu sous la terre,
Tu as guidé un jour l'âme dans l'orifice de la nuit.
Et toi qui n'avais pas de corps, l'âme ne cessait pas de voir
Sur l'os de ton front nu la voile d'un bleu pur.

Ta voix pourtant, ta voix le navire et le fleuve,
Mourait dans la musique inachevable.
Mais l'eau pure inondait le masque vivant,
Et nul ne sait plus qu'elle est morte.

II

Ombres en toi comme des corps :

Tu t'élançais vers elles, et dans l'élan,
Elles devenaient le visible.
Tu les nommais arbres virides,
Ou pierres lumineuses,
Couleurs miraculées dans le vallon sonore.

Mais quand ta main allait presque les toucher,
Tu voyais la vue même, enfuie sous le déclin du ciel,
Se retirer à une ligne sombre.

Haut mal, épidémie du Masque et de l'Autre,
Mensonge sur les joues et la vertu de la terre,
Dans son regard qui m'a rempli d'une âme,
Parce qu'y brillaient la tige et le fleur d'un monde,
Sous le vernis des larmes de la reconnaissance.

Son soleil monstrueux

Et la source de la parole dans la nuit,
Et le cœur errant dans la nuit
Avec elle pour trouver enfin quel pays la dérobe au jour.

Mais l'eau noire ne touche pas,
N'adoucit pas ce soleil nu.
La vieille matrice de la terre
Aux dures mamelles célestes brûlant doucement comme des lampes
N'existe pas.

Et toi visiteur d'un instant,
A toi seul sur la terre s'adresse le sens, à toi seul,
Près des tombes où tu as rêvé de sa bouche sous le feuillage
Elle la jeune morte,
Eternellement jeune et morte.

III

Une voix parle
Dans la salle souterraine
De la bouche solitaire
A une oreille vide

Une voix s'arrache

A l'utérus de la mort.

*

De qui porte en avant le masque du langage,
Toujours d'abord la bouche prononce « je meurs »

Le parleur subit en rêve
L'ablation du larynx.
Il regarde
L'inconnu que traverse la parole,
Il rêve
Qu'il est sorti par la porte
De la parole perdue,

Et qu'une figure
Dont rien n'existant dans la nuit
Monte vivante du silence et de la mort.

LA CAVERNE

Signe fait avec du sang,
Violet léger du ciel s'écoulant sur le crépuscule des terres
Où mûrissent dans l'enfance du temps les arbres sombres,
Où se tient la maison éclairée par le feu qui vieillit,
Le chemin immobile au milieu des pierres,

Presque parfait retour,
Petite boule de terre grise, roulée par la même vague,
Ses veines minérales, ses cavités de transparence brûlante
et froide,

Ainsi tu te jetais en ton amour au feu joueur de la terre
naissante,
Pour t'endormir autant de fois dans le sein
De glace millénaire,

Sans un mot, avec la flamme d'une huile grossière,
Allant par les ravines souterraines jusqu'à la voûte
D'espace anonyme et noir pour affermir
Contre la répétition morne de la loi,
La main posée où la paroi prend forme,
Un souffle projetant sur le flanc qu'il éclaire
Le rouge du ciel et du sang terrestre,
Et le bleu du manganèse,

Avançant aussi sur le pays de pierre
Vers le lieu au sang invisible,
Partout répandu sur le feuillage, partout secret,
Apparu au bord périlleux de la métamorphose
Quand tourne encore, mais plus lente l'étoile des heures,
Et baigné à nouveau maintenant par l'eau qui l'emporte
Jusqu'au lieu où tarit la vieillesse du temps,
Jusqu'à la source de montagne
Où il sera dissous dans un autre fleuve et une autre lumière.

CORPS DE L'AMOUR

I

En toi, hors de toi, tu regardes
Dans la mer intérieure qui le soulève
Ton corps lancé sur les brisants,
Et par magie renouvelé sur un rivage.
Soleil décomposé, recomposé,
Semence dans ma bouche, feu,
Je te frappais pour voir l'eau de ton cri,
J'entendais un pas dans la nuit
Gravir un escalier en rêve.
Une autre nuit,
Dans la rue ton visage criant,
Tes yeux d'or durcis par le spasme
Où tu rêvais par une chute lente de rejoindre
Dans un désert avec ta seule main de rouge peinte
Une femme au genou brisé.
Je voulus me jeter au feu de ta puissance solitaire,
Je voulus y brûler l'enfance avec la mort,
Avec la haine, avec les injures de jouir,
Le sang qui monte blanc dans les yeux grand ouverts,
Et l'écume pure au carmin des lèvres.
Je croyais voir encore
Par ton grand œil solaire,
Une vague de lave qui s'éclaire,
Soulevant dans le terre son sang d'orage,
Et la pure présence sans images,
Dans l'image à nouveau, faite de rien.

II

Ton visage de fleur médusée dans l'air du soir,
Et moi seul sur lamer, battant un roc, si loin.
Mais voici que tu enfantes dans la nuit,
Voici que tu arraches de mes entrailles
Un enfant poignardé.

O nul

N'aura-t-il lu le vrai visage du désir,
Mort survenant qu'un dieu lui seul métamorphose
En la chair transparente de notre amour ?
Dieu qui était en toi, te renversait,
Comme un feu qu'on allume pour qu'il vous brûle
Et consume de mort absolue ?

Un jour—

Ne cessais-tu de dire—
L'âme nous quittera.
Ce grand signe d'un corps
Dressé pour l'être seul,
Dans le visible,
Où l'un regarde l'autre
Crier, blancheur la plus vive,
D'une main nue,

Et l'Autre, seul,
Dans un reflet, par ce signe, de l'Autre,
Pour le simple regard, existant,
Sans réponse,
Sur une eau noire illuminée.

LA RONDE

Tourbillon qui s'accélère au fond de la matrice de la vie,
Pluie d'or des métamorphoses,
Ciel bleu tendu par le souffle des formes
Matinales sur les boues sanglantes du corps terrestre,
Enfant de l'anneau-miroir où nous glissons l'un l'autre
Jusqu'à l'issue de l'âme vers un apaisement de neige,

J'entends ta voix crier dans mon rêve,
Je vois deux corps multipliés s'ouvrir
A la morsure silencieuse de la vie.

L'ARC-EN-CIEL SUR LA MER

La bouche suspendue à son même chant ne distingue plus
la voix qui l'habite,
Des portes successivement ouvrent sur des salles vides.
Cette ombre que tu regardes,
Elle n'habite pas un autre monde.
Toi-même une ombre.

Arc-en-ciel sur la mer

Irisations du bleu, du sombre, du vertige,
Flaques d'eau pâle avant l'écume,
Terre instable, ciel en offrande
Aux flots sur l'horizon,
Boueux ou clairs.

Il disparaît.
Il dit qu'il va brûler toujours.